

La mort d'un archevêque

Nous relatons ailleurs les fêtes que la France vient de célébrer en l'honneur de Mgr. Affre, l'archevêque martyr. On nous saura gré de reproduire ici le récit officiel de la mort de ce héros de la charité qui a donné sa vie pour la cause de la paix sociale.

Ce document fut publié à Paris, en 1848, par l'autorité diocésaine. Il est dû à la plume de Mgr. Jacquemet, l'un des vicaires-généraux qui accompagnèrent Mgr. Affre dans son héroïque démarche.

Mgr l'Archevêque, cerné le vendredi matin par l'émeute, dans le quartier de Saint-Etienne-du-Mont, où il était allé administrer le sacrement de Confirmation aux jeunes enfants, avait été éloigné pendant deux jours de sa demeure ordinaire, dans l'île Saint-Louis. Il était rentré le samedi soir, 24 juin. Il souffrait cruellement de la continuation de cette lutte sanglante, et conjurait Dieu d'y mettre un terme.

Il prit la résolution de tenter les derniers efforts pour parvenir jusqu'aux insurgés, et pour les décider à déposer les armes. Il espérait qu'après avoir repoussé toutes les tentatives faites jusqu'à ce moment, ils ne résisteraient peut-être pas à la voix de la Religion, dont il était le Ministre, à la vue de la Croix, pour laquelle le peuple de Paris avait naguère montré tant de vénération.

Il ne se dissimulait pas les dangers de son entreprise, soit qu'il fût frappé d'une balle, soit qu'il fût retenu au milieu des insurgés. Il calculait paisiblement ces chances diverses et disait avec une simplicité touchante : *Ma vie est bien peu de chose*. Sa plus grande préoccupation était la difficulté d'arriver jusqu'aux barricades, c'est-à-dire d'obtenir le passage et de franchir l'espace qui séparait l'armée des défenseurs de l'ordre, des rangs des insurgés. Il pensa que le chef du Pouvoir exécutif ne refuserait pas de lui faciliter ce passage et, accompagné de deux de ses Vicaires Généraux, les seuls que l'émeute ne tint pas forcément séparés de lui, et qui sollicitèrent la grâce de le suivre dans cette belle mission, il se rendit à pied auprès du général Cavaignac, à l'hôtel de la présidence, le dimanche 25, sur les 4 heures du soir.

Son passage à travers les rues et les quais de la grande ville, devenue méconnaissable et transformée en une sorte de camp militaire, fut marqué par mille bénédictions, par mille scènes de touchant attendrissement. Cette population devinait sa pensée et comprenait, avec cet instinct admirable qui la caractérise, qu'avec lui passait un gage de paix, un symbole d'espérance. Les mères osaient franchir le seuil de leurs demeures pour se jeter à ses pieds avec leurs enfants. Sans avertissement préalable, les